



ENQUÊTE

PIERRE FOURNIAUD ET SA MANUFACTURE

Par Alexandra Schwartzbrod— 19 mai 2017



Pierre Fourniaud, le 13 mai. Photo Nicolas Guiraud

Il reçoit une dizaine de manuscrits par semaine et publie une vingtaine de livres par an, et pourtant Pierre Fourniaud continue à travailler seul dans des bars ou des brasseries parisiennes, transportant dans un sac à dos chargé à ras bord l'ordinateur qui lui sert de bureau. « *Un des éditeurs pour qui je travaillais disait qu'un bon éditeur ne devait pas rester enfermé entre quatre murs mais être dans la rue, sentir l'air du temps. J'ai retenu la leçon. Un manuscrit qui surmonte une lecture dans le métro tassé au milieu de la foule est forcément un bon manuscrit.* » Cet ancien directeur commercial passé par Hachette et Le Seuil a fondé sa maison un jour de 2008, sans aucun moyen. Pas rebuté une seconde par cette prédiction d'un responsable de Hachette l'assurant qu'il ne serait jamais éditeur. Le goût de l'indépendance et du roman noir a été le plus fort. « *J'aurais bien aimé baptiser ma maison "Manufacture de livres et d'articles imprimés de Paris", pour le côté artisanal. Je me suis finalement arrêté sur La Manufacture de livres.* » Littéralement, une manufacture est un lieu où des produits sont fabriqués à la main par des ouvriers. Nous y sommes, Fourniaud est l'ouvrier qui lit, corrige, imagine et porte jusqu'aux presses l'objet livre avant d'en faire seul la promotion. Son logo ressemble à un code-barres, il le voit comme, au choix, « *une interprétation graphique moderne d'un nom ancien, une bande de cartoucière, ou des livres côte à côte* ». A 50 ans, cet homme n'a pas envie d'entrer dans une case, le logo lui plaît, chacun se débrouillera pour voir ce qu'il a envie d'y voir.

« Plus épanoui »

La maison a mis plusieurs années à trouver le bon positionnement avant de gagner un rythme de croisière qui permet à Fourniaud de vivre correctement de son travail, « *même si je gagne beaucoup moins bien ma vie que si j'étais resté cadre chez Hachette*, précise-t-il en souriant. *Mais je suis plus épanoui. Je devrais me développer mais je freine des quatre fers, c'est plus facile de travailler seul, je peux faire ce que je veux* ». Pour

lui, sa liberté n'a pas de prix, c'est elle qui lui a permis de lancer, il y a quelques mois, une collection improbable, « Zapoï », qui n'a pas encore vraiment trouvé sa place dans les librairies, mais qui mérite que l'on s'y arrête.

Zapoï est un mot russe, intraduisible, que l'on connaît bien au pays de Dostoïevski. Il désigne cette période d'ivresse consciente de plusieurs jours pendant laquelle on flotte dans un entre-deux-mondes qui vous exclut de la vie normale. Un joli mot qui fouette comme un verre de vodka pour qualifier cette collection de fiction et de non-fiction russe « *qui vous fera perdre la tête en vous racontant un monde largement inconnu après un quart de siècle de gueule de bois post-guerre froide* », lit-on sur la quatrième de couverture. La couverture, parlons-en, elle est osée, d'un rouge et noir brillant qui oscille entre le mauvais goût et le superclasse. On aime ou on déteste. Nous, on aime. « *On voulait quelque chose qui évoque la presse* », explique-t-il. Ceci explique peut-être cela. « On », c'est Pierre Fourniaud et Thierry Marignac, écrivain et traducteur d'anglais et de russe, personnage un peu sulfureux proche du Russe Edouard Limonov, baignant dans des milieux très noirs, en rupture de la société.

Quand il rencontre Marignac, Fourniaud sent qu'il tient là l'occasion de réaliser son rêve, créer une collection publiant des récits et de la littérature russes. « *J'ai toujours été attiré par les pays de l'Est*, dit-il. *Ils ont vécu des trucs incroyables. Aujourd'hui, la Russie c'est les Etats-Unis des années 30, il y a forcément beaucoup de textes très noirs !* » « Zapoï » est créé à La Manufacture de livres en 2016, sous la direction de Thierry Marignac, avec des titres comme *Guerre*, de Vladimir Kozlov, qui raconte la formation d'un groupe de jeunes anarchistes dans une ville de province russe rongée par la corruption, ou *Banditsky*, d'Andreï Constantinov dont le sous-titre résume bien le sujet, « *chroniques du crime organisé à Saint-Pétersbourg* ». Des plongées dans un monde peu connu de ce côté-ci de l'Oural, entre nihilisme et autodestruction. Courageux de la part de Fourniaud et Marignac, même si ces récits de défonce et de picole au pays du diable semblent exercer une certaine fascination sur les lecteurs français. Le dernier titre de la collection est un petit bijou de noirceur, une véritable descente aux enfers : *Transsiberian back to black*, d'Andreï Doronine. Le récit tragicomique d'un camé rivalisant d'astuces pour obtenir sa dose quotidienne. Une sorte de journal de bord au style très parlé et bourré d'humour. A l'image de cette formidable phrase : « *Ce monde n'est pas juste, ai-je pensé aussitôt après ma mise au monde. Mais c'était déjà trop tard.* »

Pas une once de gras

Autre pépite récente de La Manufacture de livres : *Albuquerque*, de Dominique Forma, une novella qu'on lit en une heure, suspendu aux aventures d'un couple fuyant la mort, du Nouveau-Mexique jusqu'à Los Angeles. L'histoire d'*Albuquerque* est assez classique mais racontée dans un style lumineux et poisseux, sans une once de gras, avec une chute que l'on ne dévoilera pas mais digne des plus grands. Les premières phrases donnent le ton : « *L'espoir n'aide en rien. Au contraire, il rouille l'âme et nécrose les sentiments. De là à affirmer que le désespoir redonne le sourire... Entre les deux, l'ennui triomphe.* »

La Manufacture de livres se distingue aussi ces temps-ci en publiant plusieurs auteurs venant des éditions Rivage tels Tito Topin avec *l'Exil des mécréants* (*Libération* du 21 avril 2017) ou Luc Chomarat (grand prix de littérature policière 2016) avec *le Polar de l'été*, à paraître en juin. Fourniaud aurait-il entrepris de récupérer des auteurs abandonnés par leur directeur de collection emblématique, François Guérif, parti chez Gallmeister ? Il jure que non, la suite nous le confirmera, ou pas. En ce printemps littéraire plombé par l'actualité politique, il prépare la rentrée avec un auteur bien à lui, Franck Bouysse, qui publiera en septembre *Glaises*, une intrigue noire sur fond de guerre de 1914, et un autre qui n'appartient à personne, Edouard Limonov, qui risque de faire parler de lui en octobre avec un court pamphlet très peu politiquement correct, *Kiev kaput*, dans la collection « Zapoï ».